

Recebido em: 16/04/2016.

Aprovado condicionalmente em: 07/02/2018.

Aprovação final em: 05/03/2018.

RELATIONS DE GENRE DANS LES ORGANISATIONS MAFIEUSES ITALIENNES : DE L'INVISIBILITE DES MÈRES ET ÉPOUSES À "L'AGENTIVITÉ" DES FEMMES.¹

*GENDER WITHIN ITALIAN MAFIAS' ORGANISATIONS: FROM THE
INVISIBILITY OF MOTHERS AND WIVES TO WOMEN'S AGENCY.*

*RELAÇÕES DE GÊNERO NAS ORGANIZAÇÕES MAFIOSAS ITALIANAS:
DA INVISIBILIDADE DAS MÃES E ESPOSAS À "AGENTIVIDADE" DAS
MULHERES.*

*RELACIONES DE GÉNERO EN LAS ORGANIZACIONES MAFIOSAS
ITALIANAS: DE LA INVISIBILIDAD DE LAS MADRES Y ESPOSAS A LA
"AGENTIVIDAD" DE LAS MUJERES.*

Tiziano Peccia**

RESUMÉ : Cette recherche analyse le rôle des femmes dans les organisations mafieuses italiennes. À travers une analyse des « mères » et des « épouses » qui ont joué des rôles hétérogènes au sein des mafias, ce travail rend visible la complexité de ces femmes et de leurs actions dans les interactions inter et intrafamiliales qui caractérisent leurs vécus. Une attention particulière est dédiée au rôle de la « violence » dans la vie de ces actrices, qui peuvent en être des victimes autant que des reproductrices directes et/ou indirectes. En utilisant une approche méthodologique mixte et une étude comparative de la littérature existante ainsi que des données qualitatives originales, cet article met en évidence comment la violence au sein des femmes analysées se décline sous plusieurs formes comme un élément caractérisé par un forte polymorphisme, complexifiant l'étude de ces agentes dans des contextes sociaux en évolution continue.

Mots-clés: Mafia; Genre; Violence; Femmes; Criminalité.

¹ Remerciements: J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont aidé dans la réalisation de cette recherche. Particulièrement, je remercie la Professeure Azadeh Kian et le département « Reparto investigazioni preventive » de la Direzione Investigativa Antimafia de Rome, Italie.

* Laboratoire du Changement Social et Politique (LCSP), Université Paris Diderot-Sorbonne Paris Cité (Paris VII), Paris, France; E-mail: tizianopeccia@gmail.com

ABSTRACT: *This research aims to analyse womens' roles within Italian criminal organisations. Through a thematic analysis of the targeted "mothers and wives" that played heterogeneous roles within mafias, this research delves into the complexity of women in the Mafia and their actions within inter and intra-family dynamics and interactions. A special focus will be dedicated to investigating the role of violence in these actresses' lives, who can be both victims and perpetrators of direct and/or indirect violence. Through a mixed methodological approach, a comparative study of the already existing literature and original qualitative data analysis, this article outlines how female violence(s) can be expressed and manifested in different ways. One of the main outcomes of this research is to describe women's violence(s) as elements characterised by strong polymorphism, particularly in the framework of peculiar social contexts in continuous evolution.*

Keywords: *Mafia; Gender; Violence; Women; Criminality.*

RESUMO: *Esta investigação analisa o papel das mulheres nas organizações mafiosas italianas. Através de uma análise do papel desempenhado por "mães" e "esposas" que exerceram funções heterogêneas no âmbito da máfia, este trabalho torna visível a complexidade dessas mulheres e suas ações nas interações inter e intra-familiares que caracterizam suas experiências. Uma atenção especial é dedicada ao papel desempenhado pela "violência" na vida dessas atrizes, que podem ser tanto vítimas quanto seus reprodutores diretos e/ou indiretos. Ao usar uma abordagem metodológica mista e um estudo comparativo da literatura existente, bem como dados qualitativos originais, este artigo destaca como a violência para as mulheres analisadas surge sob várias formas como um elemento caracterizado por um forte polimorfismo, complexificando o estudo desses agentes em contextos sociais em contínua evolução.*

Palavras-chave: *Mafia; Gênero; Violência; Mulheres; Criminalidade.*

RESUMEN: *Esta investigación analiza el papel de las mujeres en las organizaciones mafiosas italianas. A través de un análisis del papel desempeñado por "madres" y "esposas" que ejercieron funciones heterogéneas en el ámbito de la mafia, este trabajo hace visible la complejidad de esas mujeres y sus acciones en las interacciones inter e intrafamiliar que caracterizan sus experiencias. Una atención especial está dedicada al papel desempeñado por la "violencia" en la vida de esas actrices, que pueden ser tanto víctimas como sus reproductores directos y / o indirectos. Al utilizar un enfoque metodológico mixto y un estudio comparativo de la literatura existente, así como datos cualitativos oriundos, este artículo*

destaca cómo la violencia para las mujeres analizadas surge bajo varias formas como un elemento caracterizado por un fuerte polimorfismo, complejizando el estudio de estos agentes en contextos sociales en continua evolución.

Palabras clave: *Mafia; Género; Violencia; Mujeres; Crimen.*

1 INTRODUCTION

Historiquement, les études sur la mafia se sont concentrées surtout sur ses aspects économiques et politiques. Depuis les années 1990, Renate Siebert, professeure de sociologie à l'Université de Calabre, s'est particulièrement intéressée dans ses travaux aux rôles des femmes au sein de la mafia. Ainsi, la conférence « *La donna nell'universo mafioso* », organisée par la Faculté de Science de l'Éducation de l'Université de Palerme en 1997², ou encore les travaux de Teresa Principato (magistrate) et d'Alessandra Dino (sociologue), et les recherches d'Umberto Santino et Anna Puglisi, fondateurs du *Sicilian Centre of Documentation* en 1977, ont permis d'approfondir la littérature sur le sujet (Fiandaca 2007). En effet, j'ai été particulièrement intéressé par le lien entre mafia et genre, un lien permettant de mieux comprendre les aspects « culturels » et relationnels, tant endogènes qu'exogènes, de ces organisations criminelles et leur polymorphisme.

La première partie de cette étude se focalise sur la compréhension des rôles des femmes dans les mafias italiennes à travers une analyse de la littérature existante, à partir des travaux du XIX^e siècle de Matilde Serao sur les personnages féminins, et soulignant les rôles et les évolutions des femmes dans les principales familles mafieuses de plusieurs régions de l'Italie du Sud. La deuxième partie de l'étude, souligne l'importance des liens familiaux et « de sang » en déterminant la participation des femmes dans les activités cri-

² La conférence a bénéficié des contributions de plusieurs experts, parmi lesquels : les académiciens et sociologues Gianni Puglisi, Silvia Di Lorenzo, Pina Lalli, Alessandra Dino, le syndicaliste et homme politique Ottaviano del Turco – ancien Président de la *Commission parlementaire Antimafia* dans la période 1996-2000, qui a été emprisonné en 2008 et a, encore aujourd'hui, des procès en cours avec la justice italienne -, la magistrate Teresa Principato et, en outre, Anna Finocchiaro, à l'époque Ministre pour l'Égalité des chances (Radio Radicale 1997).

minelles des associations mafieuses, mais aussi en déterminant les trajectoires de vie de ces actrices. Un accent particulier sera mis sur le rôle joué par la violence, et ses déclinaisons, dans la vie de ces femmes en tant que reproductrices de cette dernière. Dans ce cadre, nous pouvons nous intéresser aux réflexions de Marie-Elizabeth Handman, qui invite à observer et à explorer des formes de violence chez les femmes plus discrètes et moins visibles³. La méthodologie employée s'appuie sur l'utilisation d'une approche comparative pour souligner les différences, tant symboliques qu'opérationnelles, entre les femmes appartenant à différentes familles mafieuses⁴. Je mobilise aussi des données qualitatives pour mettre l'accent sur la complexité de ces analyses. Parmi ces données qualitatives, figurent des extraits d'entretiens semi-directifs que j'ai menés au cours des années 2016 et 2018 auprès d'acteurs jouant des rôles différents dans le « milieu » qui se développe autour de la criminalité organisée : un *carabiniere*, un avocat, un journaliste, Minerva, la nièce d'un chef de la 'ndrangheta et Tore, un homme condamné pour association mafieuse. Trois régions sont analysées : la Campanie, la Calabre et la Sicile⁵.

Mon choix de me concentrer sur les rôles des femmes dans trois régions spécifiques fait écho aux racines historiques de ces mafias ; il s'agit donc d'un positionnement pris par l'auteur afin de mieux comprendre l'état de l'art dans les principales régions traditionnellement « infestées par la CNM (Camorra napolitaine, 'Ndrangheta calabraise et Mafia sicilienne) » (Moravia 2007) et d'en définir un terrain de recherche spécifique, soulignant l'importance de continuer d'étudier le phénomène afin de comprendre l'évolution et les trajectoires des femmes qui ont joué un rôle dans ces types d'organisations.

3 Cf. Coline Cardé, Geneviève Pruvost, dans l'ouvrage collectif *Penser la violence des femmes* qui souligne l'importance de contraster toute lecture simplificatrice et/ou réductrice des violences des femmes.

4 Cf. Alessandra Dino, « The Transformation of Female Roles in Cosa Nostra: A diachronic and Comparative Analysis ».

5 D'ailleurs, en 1961, Leonardo Sciascia soulignait, dans son livre « *il giorno della civetta* », l'expansion des territoires de la mafia de la Sicile au nord de l'Italie, puis au reste de l'Europe. Aujourd'hui, plusieurs études montrent comment ce type d'organisations criminelles ont dépassé leurs frontières géographiques, leur activité s'étant étendue à toute la péninsule italienne et à l'échelle globale (Lupo, 1996 ; Renda, 1998 ; Varese, 2011 ; de Saint Victor 2013).

2 PANORAMA SUR LE RÔLE DES FEMMES DANS LA MAFIA, LA CAMORRA ET LA 'NDRANGHETA.

Au sens large, l'expression mafia, qui puise ses racines en Sicile, est aujourd'hui un terme polysémique utilisé pour identifier des formes de crimes organisés sans limites géographiques (Gayraud 2005). En effet, pour mieux comprendre les rôles et les différences des femmes dans les mafias italiennes, il est nécessaire de distinguer les places qu'elles occupent dans la Camorra napolitaine, la 'Ndrangheta calabraise et la Mafia sicilienne. J'estime qu'une approche comparative des différents profils est nécessaire afin de comprendre, tout au long de l'étude, non seulement les différences déjà existantes parmi ces agentes de la criminalité, mais aussi les « dénominateurs communs » caractérisant leurs actions, leurs comportements et leurs positionnements.

Tout d'abord, il est intéressant de s'arrêter sur différentes dynamiques, traditions et structures des CNM, afin d'en souligner une complexité structurelle axée sur les différences socioculturelles qui caractérisent différentes régions d'Italie. Dans la Camorra napolitaine, une mafia plutôt urbaine, les femmes jouissent d'une certaine autonomie dans la hiérarchie criminelle et dans leurs activités. Par cette « pseudo-émancipation » (Ingrasci 2007), on désigne une plus faible subordination des femmes aux hommes et à leur violence. Cependant, il faut préciser que, dans ces contextes, quand on parle d'autonomie, on se réfère à l'autonomie des femmes par rapport à l'autorité masculine. Cette autonomisation peut aussi s'expliquer par le fait que les femmes de la Camorra, au niveau historique, ont une « plus longue tradition » dans les activités criminelles (Gribaudi, Marmo 2010). La narrative plus « symbolique » qui soutient cette thèse est notamment celle de l'histoire de Pupetta Maresca, une jeune fille qui a vengé le meurtre de son copain, Pasquale Simonetti, en tuant son assassin, Antonio Esposito, dans les années 1950 (Allum 2007).

Afin de chercher des nouvelles sources et des témoignages qui puissent me donner des éléments d'analyse sur les rôles joués dans cette « longue tradition » de « militance féminine » dans la

Camorra, j'ai commencé à chercher des nouvelles et des articles rédigés par de célèbres nouvellistes et journalistes des XVIII^e et XIX^e siècles. J'ai ainsi identifié des traces de ces activités criminelles « au féminin » dans le roman de Matilde Serao, « *Il ventre di Napoli* », où, déjà au XIX^e siècle, elle raconte dans le septième chapitre la pratique de « l'usure ». *Donna Carmela*, *Donna Gabriela* et *Donna Raffaella* sont trois femmes spécialistes de l'usure ; malgré leurs aspects rassurants, ce sont des dames sans scrupules qui comptent parmi leurs « victimes » surtout d'autres femmes. D'ailleurs, Serao décrit des « agences autorisées » (traduction de "*agenzie autorizzate*"), lesquelles sont des organisations bien plus complexes (similaires aux Monts-de-piété, mais sans en avoir des réglementations en défense des bénéficiaires), qui à travers des prêts sur gage appliquent des taux d'usure à des segments vulnérables de la population. Ces agences sont gérées pour la plupart par des femmes, dont, dans le cas narré par Serao, *Donna Gabriela* en est la cheffe. Dans ce chapitre de Matilde Serao dédié à « *l'usura* », je me suis concentré sur la présence presque exclusive de femmes parmi les actrices et les victimes de cette pratique illégale, et sur l'instrumentalisation de la « socialisation entre femmes » comme élément clé permettant de commettre le crime. J'ai identifié un dénominateur commun aux stratégies mises en place par ces personnages : la « préméditation », c'est-à-dire la planification des « tactiques » qui puissent « anticiper » et prévoir les actions des victimes. En effet, *Donna Carmela* et *Donna Raffaella* utilisent la complicité de « l'être femme » comme une arme afin de créer un lien de confiance et d'empathie avec les victimes, d'autre femmes à la recherche d'un prêt pour payer un logement ou pour s'acheter des vêtements. Lors d'une première rencontre avec la victime, *Donna Carmela* est « affectueuse » avec elle, la rassure et ainsi confesse avoir eu elle-même des problèmes économiques dans le passé. Le jour de l'encaissement, *Donna Carmela* « crie comme une hyène » et perpétue une violence psychologique et en même temps une potentielle « violence physique indirecte », menaçant la victime de raconter l'histoire à son patron dans le cas d'une serveuse, à son mari dans le cas d'une femme mariée, à son responsable dans le cas

d'un ouvrier. Avec cette stratégie et son talent de manipulatrice, *Donna Carmela* garde son image et son statut de « bienfaitrice », se servant du « monopole masculin » de la violence physique de son époque (p. ex. menaçant la victime d'informer son « mari ») pour neutraliser l'interlocutrice et pour « ne pas se salir les mains ». *Donna Raffaella*, en revanche, exerce une violence « plus physique », menaçant la victime de lui prendre les vêtements qu'elle même lui a permis de s'acheter. Matilde Serao souligne que ces victimes ne réagissent jamais à ce type de violence ; en analysant les histoires et les dynamiques racontées par Serao, c'est comme si l'humiliation et la rhétorique⁶ mises en place par *Donna Carmela* et *Donna Raffaella*, combinées à la présumée « intégrité » de ces criminelles, avaient le pouvoir de neutraliser les réactions des victimes tout en maintenant un statut de « respectabilité » de celle qui a recours à la violence, et qui peut d'ailleurs continuer ses activités criminelles avec d'autres individus. En outre, cette « dualité », qui caractérise la personnalité et le comportement de *Donna Carmela*, est ainsi caractérisée par le fait que son activité principale est d'être couturière. Le fait d'avoir une profession de couverture permet à la femme de ne pas être stigmatisée en tant que « criminelle de profession » aux yeux de la société. Pour faire comprendre la présence significative de femmes criminelles au sein de la société de l'époque, comme dénoncée par Serao, j'ai décidé de traduire et d'inclure la phrase conclusive du chapitre sur l'usure du livre *Il ventre di Napoli* : « *chaque ruelle a sa donna Carmela, chaque rue a sa donna Raffaella, chaque coin de la place a son agence autorisée* » (Serao 1884).

Dans la branche sicilienne, au contraire, les femmes et les hommes ont été souvent analysés à travers les caractéristiques étudiées en anthropologie sociale de l'« *honor and shame* » des régions de la Méditerranée (Fiume 1989), où les femmes sont caractérisées par la « modestie et l'humilité » et les hommes par « la puissance et la violence »⁷. Les analyses qui concernent ce type d'approche ont déjà été critiquées par les études de genre, en démontrant que ce pa-

⁶ *Donna Carmela* et *Donna Raffaella* définissent l'argent prêté comme « leurs sang », utilisant des expressions intimidantes telles que « *t'as volé mon sang* ».

⁷ On ne peut pas oublier que le concept même « d'honneur » dans la Méditerranée a souvent été contesté. Ce concept manque de définitions qui soient suffisamment claires (Arnot, Usborne 2002).

radigme n'explique pas de manière exhaustive la complexité des sociétés de la Méditerranée, ses nuances et les différences causées par le procès de la modernisation. Ces limites deviennent encore plus évidentes avec les transformations et les enjeux liés aux phénomènes migratoires de ces régions. Par exemple, une moindre visibilité du « pouvoir » des femmes, exclue des approches qui considèrent le paradigme de « l'honneur et la honte », est liée au fait que, traditionnellement, les hommes « apparaissent » comme ayant le contrôle de la structure de pouvoir dans la sphère publique, contrairement aux femmes qui « planifient » leurs stratégies afin d'influencer les hiérarchies masculines (Busatta 2006).

De manière analogue à la mafia sicilienne, la *'ndrangheta* calabraise se caractérise par une forte masculinité et par l'instrumentalisation d'une « dimension religieuse » (p. ex. à travers un complexe système de rituels et de pratiques mystiques), où les femmes sont exclues des rites d'initiations et les hommes ont le monopole de la puissance ; notamment la puissance physique. Étant donné que dans le cas de la mafia sicilienne et de la *'ndrangheta* le monopole de la force est utilisé surtout par les hommes et symbolise et légitime l'autorité, il y a une sorte de « désignation naturelle » du « boss ». Il y a également la conception que les femmes de la *'ndrangheta* et leurs enfants, étant des individus vulnérables et faibles, ne peuvent pas être victimes de la violence des hommes ; d'ailleurs, la *'ndrangheta* a souvent axé son image de « respectabilité » et d'honneur sur le fait qu'on n'attaque pas des individus perçus comme « faibles » tels que les femmes et les enfants, au sein de ce type d'organisations. Après l'homicide de Maria Strangio, la femme de Giovanni Luca Nirta, chef de la *'ndrina* (group) de San Luca, ou encore de Lea Garofalo, collaboratrice de justice, ce concept « d'honneur » est remis en question, nous invitant à de fortes réflexions et à un questionnement des racines historiques et sociologiques qui caractérisent ce présumé concept « d'honneur » au sein de certaines cultures, et de sa définition (Stop *'ndrangheta* 2009) (Tota 2017).

1.2 Limites et défis des études de genre dans un contexte socio-économique polymorphe.

Selon la littérature existante, plutôt binaire (p. ex. « homme - femme »; « mère - épouse ») et qui ne nous permet pas d'expliquer avec exactitude le rôle joué par les femmes dans ces organisations, l'hétérogénéité des rôles des femmes dans la mafia italienne risque de perdre sa complexité quand on l'étudie à travers plusieurs dichotomies : « modernité - tradition », émancipation – subordination, urbain – rurale. Comme il sera décrit plus tard dans le texte, il existe des nuances non négligeables qui nécessitent d'être analysées en profondeur, notamment à cause des évolutions et des changements récents de la société italienne. D'ailleurs, la fiabilité de ces binômes est constamment remise en question et a ses limites, même si le besoin d'identifier des dénominateurs communs qui puissent aider à donner des réponses concrètes aux différentes interrogations sur le sujet reste compréhensible.

Cependant, même les études de la Camorra, de la 'Ndrangheta, de la Sacra Corona Unita, de la Mafia ou encore celles plus récentes de la Stidda, comme des modèles « uniques » caractérisant la criminalité de la Campania, Calabria, Pouilles et Sicile, peuvent dans certains types d'analyses faire face à des limites évidentes qui empêchent une compréhension approfondie des profils de ses actrices et de ses acteurs. Tore, par exemple, souligne les différences entre la Camorra de Naples et la criminalité de la province de Salerne, même dans l'analyse des rôles des femmes. Condamné pour être affilié à un clan de la Camorra au cours des années 1990, il affirme que:

« Dans le secteur de la drogue, les femmes ont toujours joué un certain rôle [...] un rôle marginal, car (le marché de la drogue) n'était pas admis dans la zone (province de Salerne). Les femmes, les filles, soit pour le fait que certaines étaient devenues des toxicomanes, soit pour d'autres circonstances, ont joué un rôle dans la drogue... Même si cette culture n'était pas comme celle de Naples. À Naples c'était différent ».

Cette affirmation de Tore donne des clés de lectures intéressantes pour comprendre comment, dans le micro-contexte et dans l'analyse de la géographie de la Camorra, il y a plusieurs facteurs qui affectent les études de genre dans la région. Par exemple, il m'a même précisé que, au contraire de Naples, dans la « zone » (province de Salerne) pendant les années 1970 et 1990, le marché de la drogue n'était pas accepté, car il y avait la perception que les drogues rendaient les gens « comme des monstres », « inhumains ». Au contraire, il y avait plus d'activités liées aux infrastructures et aux extorsions. Pourtant, cette sorte de « diversification économique » a aussi affecté les rôles de ces acteurs et actrices de la criminalité organisé. La contrainte de la « temporalité » est aussi une variable qui nous explique des transitions importantes ainsi que les évolutions des marchés illégaux et d'ailleurs des dynamiques qui les concernent. Par exemple, avec une plus forte ingérence du marché de la drogue au cours des années 1990 dans la province de Salerne, les « répartitions du pouvoir » parmi les sexes ont changé, vu que la drogue était un domaine et un marché qui, selon Tore, concernait « aussi le femmes ».

Le journaliste Gigi Di Fiore a mis l'accent sur les évolutions de la géographie de la Camorra. Il décrit des fortes « variables » au niveau de la ville et de la province, où la Camorra se développe et agit de manière différente sur un territoire hétérogène tel que celui de la région Campania. Je trouve pourtant que ce pluralisme social, économique et géographique de Naples et sa province, ou encore des autres villes de la Campania et de ses régions limitrophes, peut affecter de manière autant directe qu'indirecte les dynamiques et les rôles des femmes et des acteurs issus de ces vastes territoires. Ce que j'estime important de comprendre pour continuer mes futures analyses c'est la complexité des études de genre dans ces contextes caractérisés par une forte « multifactorialité », c'est-à-dire, ce que Di Fiore dénonce. Il parle de « mutations » qui ont affecté, dans les dix dernières années, la Camorra de Naples et sa province. La collaboration avec la justice de certains chefs de la Camorra à Naples aurait « réouvert », avec la dissolution de certains clans et le départ de leurs chefs, les luttes pour le contrôle des quartiers et des territoires.

L'émergence de ces conflits pour les contrôles des territoires a causé une forte montée de la violence, caractérisée ainsi par la création de nouveaux gangs (cf. « *paranza dei bambini* »)⁸. Cependant, dans la province, les clans historiques résistent et consolident leurs pouvoirs. Je trouve que ces « trajectoires » de la Camorra affectent aussi le rôle des femmes au sein de ces organisations. D'ailleurs, dans le futur nous pourrions même être capable de répondre à de nouveaux questionnements tels que : quels rôles jouent les jeunes filles dans la *paranza dei bambini* ? Quel est leur positionnement par rapport à une telle montée de la violence ? Ou encore, grâce à cette expérience, comment intervenir pour mettre en place des politiques publiques qui puissent prévenir la montée de la violence ?

Reprenant la réflexion de Di Fiore concernant la consolidation sur les territoires de clans de province, nous pouvons revenir au rapport entre le polymorphisme de la Camorra et le genre à travers l'exemple du « maintien du pouvoir » de camorristes tels que Anna Mazza (connue aussi comme Anna Moccia). Anna Mazza succède à son mari Gennaro Moccia, après son meurtre ; à partir des années 1970, elle est la cheffe du clan Moccia dans la *Terre de Labour*, territoire situé entre Naples et le Latium, jusqu'au 25 septembre 2017, jour de sa mort.

2.1. Les rôles des liens familiaux et des traditions.

En 1983, le Tribunal de Palerme, en Sicile, affirme à travers une sentence que malgré l'évolution de la coutume, les femmes appartenant à une famille mafieuse n'ont pas encore obtenu un niveau d'autonomie au sein de la famille et de ses activités criminelles tel qu'elles puissent être jugées responsables au même titre que les hommes (Memeo 2011). Ce jugement⁹ du Tribunal de Palerme souligne aussi bien une corrélation entre *leadership*, violence directe et responsabilité pénale, que la subordination des femmes aux hommes dans les dy-

⁸ La « *paranza dei bambini* » est une expression pour expliquer la participation de nouveaux gangs et aspirants camorristes composée par des acteurs très jeunes. Ces jeunes participent au conflit de manière extrêmement violente, avec le but de bouleverser le « pouvoir » existant et prendre la place des anciens clans et chefs (Barone, Cottatellucci 2016) (Di Fiore 2016).

⁹ Le jugement symbolise un héritage des « discriminations » traditionnelles du droit romain, qui considérait les femmes comme « *infirmitas sexus* », « *imbecillitas sexus* » ou encore « *fragilitas sexus* » (Siebert 2007).

namiques familiales de la mafia sicilienne. Comme il sera expliqué par la suite, avec le cas de Giusy Vitale, le rôle des femmes, tout particulièrement dans le contexte sicilien, est en évolution constante. En 1996, la magistrate Teresa Principato, chargée de retracer le profil des femmes engagées dans la mafia sicilienne, affirme que ces femmes ont en commun la caractéristique de ne pas être considérées comme « des individus » à part entière mais plutôt comme des mères, des amantes ou des sœurs, c'est-à-dire des femmes toujours dépendantes, ou du moins perçues par les relations qui les lient aux hommes (Zinti 1996)¹⁰.

Quand j'ai posé la question sur les rôles des femmes dans les organisations criminelles à Tore, il m'a dit qu'à partir des années 1980 jusqu'aux années 1993/1994 dans la « zone » (Salerne), il n'y avait que des hommes. Le rôle des femmes était d'être, selon le témoignage de Tore:

« des épouses [...] épouses discrètes, qui connaissaient tout mais qui ne disaient rien ». Il a ensuite spécifié que « peut-être qu'à Naples c'était différent [...] mais les femmes et les enfants étaient complètement exclus. Rien à voir. Même pas comme couverture. Quand j'ai été un latitante, je ne lui ai rien demandé. Elle devait rester en dehors »

Il a ajouté, en me laissant entendre qu'au cours des dernières décennies il y a eu des femmes qui ont joué un rôle de « commande », que « tout a changé après qu'un asset soit venu à manquer. Quelqu'un(e), de manière intelligente, qui peut-être 'avait déjà les couilles', s'est retrouvé(e) au bon endroit au bon moment ». Continuant la conversation, nous avons souligné que cette crise des années 1990 a fait suite à des arrestations et homicides, qui ont pourtant laissé une place « vide » pour la prise du pouvoir.

Une forme analogue de subordination des femmes à l'autorité masculine dans la cellule familiale s'observe également au sein de la

¹⁰ Je considère ce processus de « visibilité » des femmes comme un « parcours » et une transformation au cours des années 1990 en Italie strictement lié à plusieurs changements sociaux et jurisprudentiels qui concernaient les pays de l'Europe à 5, et ainsi au niveau des Nations Unies. P. ex. la « Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes » adoptée le 20 décembre 1993 par l'Assemblée générale de l'ONU (résolution 48/104), relançait le besoin de rendre visibles les femmes dans la sphère publique. Cette déclaration s'intègre à une production normative sur le genre très active au cours des années 1990 dans plusieurs pays. Pourtant, les années 1990 marquent un tournant décisif en analysant plusieurs des domaines et des phénomènes sociaux liés aux femmes.

‘ndrangheta. Tout d’abord, elles sont exclues des rituels d’initiation, lesquels sont traditionnellement effectués par les hommes afin d’intégrer pleinement le groupe. Ces femmes sont par conséquent marginalisées au sein de la hiérarchie mafieuse, elles demeurent formellement subordonnées au pouvoir charismatique du *pater familias*, d’un frère ou du mari. Les femmes ont toutefois un rôle spécifique dans la ‘ndrangheta, étant définies comme « *sorelle d’omertà* »¹¹ (Greco 2001), mais il est rare d’avoir des *sorelle d’omertà* qui ne soient pas déjà liées, par un mariage ou des liens de sang, à d’autres hommes d’honneur. Plusieurs auteurs ont affirmé que, étant donné l’importance du « sang » et donc des « *famiglie di sangue* » (trad : « familles de sang »), la structure et l’organisation au sein de la ‘ndrangheta était plus « horizontale » par rapport à la mafia sicilienne. Cette « structure horizontale », où la « *ndrina* » (terme équivalent de la « *cosca* » sicilienne) coïncide avec la famille naturelle, faciliterait une insertion active des femmes dans les activités criminelles (Fiandaca, Ingrasci, Siebert 2007). Minerva, la nièce d’un chef de la ‘ndrangheta calabraise que j’ai eu l’occasion de connaître et interviewer grâce à l’effet boule de neige, m’a raconté que :

« Il y en a juste quelques-unes qui sont des représentantes ; par exemple, si le père est un « gros bonnet ». La différence est que la fille d’un gros bonnet « est » de la famille ; la femme d’un gros bonnet « appartient » à la famille ! Disons que... Un jour, l’épouse pourrait trahir ; cela n’arrive jamais. »

Une exception dans ce « circuit fermé » de liens de sang en déterminant une affiliation aux activités de la ‘ndrina est représentée par le cas de Maria Morello. Cette dernière, pendant les années 1970, est identifiée par la magistrature comme un des rares cas de *sorella d’omertà* qui n’avait aucun lien familial avec d’autres membres de la ‘ndrangheta. Morello est présentée comme une femme ayant eu un rôle « paramilitaire », c’est-à-dire de soutien aux autres criminels par l’approvisionnement en armes autour de la région de la Lombardie (Serenata, 2014).

¹¹ Le terme « omertà » indique la loi du silence.

Par ailleurs, dans le cas où les femmes sont mariées, elles sont potentiellement victimes d'une discrimination négative dans le rapport conjugal. S'il est vrai qu'historiquement les mariages sont souvent le résultat d'un accord stratégique entre les familles (et pourtant les femmes aussi bien que les hommes sont potentiellement victimes d'une union sans amour), les hommes ne sont pas obligés d'être loyaux envers leurs femmes, ce qui n'est pas vérifié dans le cas inverse (Memeo 2011)¹². Ainsi, Angela Costantino est tuée en 1994 pour avoir trahi son mari Pietro Lo Giudice, petit-fils de Giuseppe Lo Giudice, un chef calabrais (Abbate 2013). Dans le cas de Angela Bartucca, femme d'Anello de Filadelfia, la victime est son amant, Santo Panzarella, tué pour rétablir l'honneur de l'homme trahi (Amato 2011).

Concernant la Camorra, dans son histoire contemporaine, il n'y a pas de rituels spécifiques pour intégrer un groupe¹³. D'ailleurs, en l'absence d'une barrière formelle pour les femmes, elles trouvent plus de place au sein des organisations. Grâce à cette « émancipation » (ou plutôt une moindre subordination aux hommes), les femmes bénéficient d'une liberté d'expression plus visible. Par exemple, la présence de femmes ouvertement lesbiennes ou se comportant de manière virile, appelées « *capesse* », est une des différences qui distinguent les femmes camorristes des autres femmes mafieuses. Cette attribution de certaines caractéristiques « typiquement masculines » aux femmes peut être vue comme une sorte d'émulation du pouvoir patriarcal et des concepts de « puissance », d'« honneur », d'« agressivité » qui lui sont rattachés (Callà 2011). Cependant, cette théorie reste discutable d'après plusieurs études sur le genre qui montrent que les femmes avec des vêtements masculins ne le font pas nécessairement pour émuler les habitudes des hommes, mais pour affirmer leur liberté d'expression (Ekins, King 2002). En outre, il existe une vaste littérature sur le rapport entre le corps et le genre qui fait référence par exemple à la fabrique des corps et des sexes et à la construction de l'identité par les vêtements que l'on porte.

Ne pouvant faire abstraction des travaux existants sur la façon dont

12 En Italie, il faut attendre 1968 (période qui s'insère aussi dans la période des mouvements sociaux) pour dépénaliser l'adultère comme un crime féminin et balancer *de iure* l'égalité juridique et morale des conjoints.

13 Ce n'est pas le cas de « l'onorata società » du XIX^e et XX^e siècles.

les normes de genre s'intègrent par les vêtements, il faut ainsi se poser la question du rôle joué par les habits et les corps dans l'analyse des profils et des rôles des femmes au sein de ces organisations criminelles. D'autres comportements identifiés parmi les femmes de la Camorra, qui contrastent avec la coutume plus conservatrice des femmes de la 'ndrangheta et de la mafia sicilienne, sont les unions *more uxorio* et les relations extra-conjugales (Gribaudo, Marmo 2010). L'écrivain Roberto Saviano souligne l'existence de symboles, de traditions et de rituels au sein de la Camorra qui limiteraient cette liberté d'expression des femmes. Par exemple, au niveau sexuel, dans une vision de la sexualité que je qualifie plutôt d'« orthodoxe », les hommes ne peuvent pas pratiquer le sexe oral sur des femmes et avoir des rapports sexuels lors desquels la femme serait au-dessus, afin d'éviter une sorte de soumission symbolique. Selon ce même auteur, les femmes ne peuvent pas se maquiller quand leurs maris sont en prison, afin de ne pas donner l'impression d'entretenir des relations sentimentales avec une personne différente de leur mari (Saviano 2009). Minerva explique que :

« Les femmes (dans ces familles) ont peur de rester « seules », de ne plus pouvoir sortir. Si ton mari est en prison, tu restes chez-toi. Tu vas à l'école pour accompagner tes enfants, et certainement pas au bar. Pourtant, tes activités se limitent à parler avec les avocats, à prendre les « colis » ; celui-là c'est ton rôle, pas d'interagir avec l'organisation [...] Les femmes ont le rôle de prendre soin des personnes. Il faut être des femmes fortes ; tes proches peuvent mourir, ou être emprisonnés. Il faut être « coriace » et se taire... car elles sont au courant de tout ! »

Il est moins fréquent d'avoir des mariages stratégiques arrangés par les familles au sein de la Camorra. En effet, ce serait plutôt des femmes qui chercheraient à séduire un chef camorriste afin de garantir un bel avenir (Memeo 2011). Cependant, si les femmes de la 'ndrangheta ou de la mafia peuvent arriver à des positions de pouvoir au sein de l'organisation quand les hommes de la famille ne s'y opposent pas, les femmes de la Camorra sont plus susceptibles d'avoir un rôle indépendant.

J'ai pu demander à Minerva ce qu'elle pensait de ces théories, et si quelque chose avait changé dans les familles qu'elle connaît. Ses réponses présentent des pistes de réflexions intéressantes pour comprendre le contexte socioculturel du petit village d'une province Calabraise dont elle parle. Il faut tout de même rester critique face à certaines de ses affirmations, qui sont caractérisés par des éléments subjectifs (ex. sa façon de parler des femmes, de leurs ambitions et de leurs habitudes ou encore de la « mentalité » de l'Italie méridionale). En effet, elle m'a expliqué que :

« Là-bas, les choses ne changent pas ; les femmes « se font marier ». Si t'es une fille, tu peux aussi étudier, car tu ne sers pas dans la famille. Les hommes doivent la faire continuer. C'est une question de « devoir » et d'honneur. Aussi parce qu'ils disent : 'si je suis le petit-fils de X, je ne vais pas faire le serveur'. Ils se moqueraient de toi. »

Minerva m'a parlé de "l'admiration" que ces personnages suscitent dans la sphère publique de son milieu, et leur influence :

« De toute manière, tant que tu ne vas pas en prison, cette vie te semble le top. Même en prison la vie est plus facile ; on parle de gens qui bougent juste les doigts et quelqu'un meurt. Ils (les gardiens) frappent les drogués, pas les chefs ; ils font ce que disent les boss et tuent les pauvres, les drogués. On parle de gens qui achètent les votes, qui ont du pouvoir ; il faut penser aux maires de ces villages qui viennent emprisonnés. En plus, ils ont des liens avec les familles en Colombie, aux États-Unis, en Russie ; ils sont puissants, car ils décident des choses comme la quantité de la drogue à produire, et le pouvoir, ça monte à la tête de tous. Aux hommes politiques aussi. Le pouvoir c'est comme une drogue ; plus t'en as, plus t'en veux. Malheureusement, c'est comme ça, et celles-là sont des familles unies [...] 'Toutes' les filles qui naissent et vivent là-bas se marient avec ces gens-là ; tu trouves ces hommes avec de l'argent et du pouvoir et il faut que tu dises tout simplement « mon amour, je veux un bracelet de 5000 balles » pour l'avoir. À l'intérieur de la famille,

les hommes sont des « chevaliers », et leurs épouses doivent faire une belle promenade le dimanche, avoir de jolis vêtements, avoir le « statut social ». Au sud, c'est cool de faire partie de ces choses. Les familles les plus émancipées, qui représentent seulement 10%, ne veulent pas ces choses ; mais 90% des familles aspirent à ces choses. C'est un modèle que t'as en tête depuis que t'es petit, comme quand on dit « il est le fils du médecin ; il est le fils de l'avocat » [...] En outre, l'Italie c'est un pays de corrompus. On aspire à avoir des amis de ce type car ils t'aident. Une autre personne que je connaissais faisait un travail normal qui pouvait être utile pour « eux » ; il les a aidés. C'est du « quelque chose pour quelque chose » ; de la même manière tu veux avoir comme ami un politicien, nous aspirons à avoir un ami de ce type-là. C'est comme ça chez-nous... »

Ainsi, pour souligner la centralité des liens familiaux au sein de ces cultures, il ne faut pas négliger les approches sociolinguistiques¹⁴ qui caractérisent la perception de ces liens. Souvent, les enfants d'une famille de la mafia sont identifiés comme les « enfants de... », « les frères de... », où le critère de rapprochement est une figure masculine, mais pas uniquement. De plus, le « prestige social » dérivant de ces expressions linguistiques et leurs symbolismes est bien expliqué par certaines anecdotes énoncées par Minerva :

« Quand j'étais là-bas (au village), je me sentais protégée ; personne t'approchait. Mais ça fait peur, tu te sens un peu bizarre, tu sens que quelque chose peut t'arriver. Il y a longtemps, on attendait que « Nino » (l'oncle) sortait (de prison)... « ils » nous suivaient. Un jour, j'étais à la mer et ma tante s'en rendait compte ; c'était quelqu'un qui nous protégeait. Quand j'ai compris que je n'aurais pas dû avoir peur, tout s'est bien passé ; mais la chose te donne de l'anxiété. J'étais une petite fille ; mais c'est vrai que quand tu prononces ce nom-là, personne parle. C'est comme Moïse : quand tu le nommes, on ouvre la mer. Même un nom, a du pouvoir. Si dans

14 Cf. Adriano Schimmenti, Serena Giunta et Girolamo Lo Verso « *Mafia Women: A Study on Language and Mental Representations of Women Engaged with Mafia Members* » ; Gabriella Gribaudo, Marcella Marmo « *Che differenza fa* ».

un petit village tu dis « j'appartiens à... », les garçons ont peur. Ils sont des « drogués de pouvoir » ; qui passerait d'être une personne de valeur à un anonyme ? »

Ce cas des liens familiaux, et leurs associations à un membre influent d'une famille, avec le prestige et le « pouvoir d'influence » qu'ils peuvent jouer, ont déjà été étudiés en littérature. Il faut citer le cas analysé par Gabriella Gribaudo et Marcella Marmo, où ces expressions sociologiques montrent l'importance des liens familiaux et sociaux dans la définition des hiérarchies. En effet, elles expliquent un cas intéressant : les enfants de Nunzia Zaza, une femme issue d'une famille de la Camorra napolitaine, n'étaient pas identifiés comme les enfants de son mari mais comme les siens, « les enfants de Nunzia Zaza » (Gribaudo, Marmo 2010).

2.2. Les femmes en tant que « mères » dans les mafias.

Le rôle des mères dans les familles mafieuses est central. Appelée « *matri ri famigghia* » en sicilien (« mère de famille »), « la mère » s'occupe de l'éducation de ses enfants. Traditionnellement, et en lien avec ses croyances religieuses, il y a une littérature qui affirme que la *matri ri famigghia* tend à renoncer au plaisir sexuel et à une partie de sa féminité afin d'accomplir sa mission de « *grande madre* » (Piccoli)¹⁵. C'est une affirmation intéressante, étant donné les symbolismes « conservateurs » et religieux qui caractérisent la mafia sicilienne, car elle coïncide avec d'autres témoignages de femmes originaires des mêmes régions à des époques différentes. De l'autre

¹⁵ Il y a une large littérature approfondie sur le rapport entre sexe, plaisir et genre dans les sub-cultures siciliennes et de l'Italie du Sud. Maria Pia Di Bella, dans ses recherches et analyses sur la sphère sexuelle des paysannes italiennes, souligne minutieusement les défis auxquels elle a dû faire face dans ces travaux. Il s'agit de travaux menés avec une grande rigueur scientifique, que je ne retrouve pas dans les études qui abordent le même sujet chez les femmes dans les organisations mafieuses. Il faut citer un passage des travaux de Di Bella : « *la première (difficulté) et la plus évidente est qu'une période - étant limitée dans le temps - ne peut produire, dans le contexte des représentations sociales, des éléments originaux ou singuliers, étant, d'un côté, l'issue de la période précédente et, de l'autre, le pivot de la suivante; Ce qui signifie qu'elle ne peut être étudiée isolément, mais seulement dans la « longue durée »* » (cf. Maria Pia Di Bella, « *Dire ou taire en Sicile* »). Ce passage permet de comprendre pourquoi, aujourd'hui, sans avoir étudié de manière continue le rapport entre sexe, plaisir et genre chez les mafias, ainsi bénéficiant d'une interaction directe avec les sujets d'étude, il devient compliqué d'avancer et supporter des hypothèses concernant ce type d'investigations à cette époque.

côté, un rapport de ce type entre les *matri ri famigghia*, le « sexe » et le « plaisir » m'amène à me demander quelle a été la rigueur scientifique pour arriver à ces conclusions, et si ces analyses prennent en compte les évolutions des contextes sociaux. Cependant, il faut retenir que dans certaines cultures la maternité est une des expressions parmi les plus évidentes de la féminité¹⁶. Ce lien est renforcé dans les religions les plus traditionnelles au monde (Daniluk 1999), et, comme nous l'avons vu dans cet article, il y a de fortes composantes religieuses et symboliques qui caractérisent les rôles, les coutumes et la socialisation au sein des familles et des organisations mafieuses. Cette forte influence religieuse et symbolique pourrait expliquer aussi la dichotomie « récréation-procréation » dans l'analyse du rapport entre féminité et sexualité au sein des femmes dans la mafia, où l'interaction sexuelle en tant que pratique récréative est perçue comme une pratique dégradante et immorale. En outre, il ne faut pas négliger que, dressant un bilan jusqu'à la fin du siècle précédent, l'église catholique ne célébrait que des mariages hétérosexuels où les couples souhaitaient se reproduire (Letson 1987).

Cependant, des changements sociaux ont significativement marqués les cinquante dernières années (parmi lesquels plusieurs mouvements féministes, des contraceptifs plus efficaces, un meilleur accès aux pratiques d'avortement), avec un réajustement de l'antagonisme entre récréation et procréation dans les pratiques sexuelles afin de justifier des interactions sexuelles (Rubin 1990 ; Vance 1992 ; Daniluk 1999). Il s'agit donc de comprendre à quel point aujourd'hui le rapport entre féminité et maternité, ou encore entre féminité, maternité et « être la femme de quelqu'un », a changé. D'ailleurs, la littérature traditionnelle sur le sujet, semble être plutôt orientée vers une dissociation entre féminité et maternité. Par exemple, une « femme-mère » au sein d'une famille mafieuse est supposée s'occuper exclusivement de son mari et de ses enfants et ne pas réaliser la partie féminine non-maternelle de sa personnalité. C'est selon cette vision que l'on peut expliquer pourquoi ces femmes, dans la plupart des cas, ne sont pas supposées se maquiller ni parler avec d'autres

16 « *La féminité et la maternité ont été entrelacées depuis le jardin d'Eden* » (Lisle 1996).

hommes. Ainsi, à travers cette valorisation extrême de leur rôle de mères, les *matri ri famigghia* dévalorisent indirectement leur être en tant que « femmes », selon une partie de la littérature (Siebert, 1994).

Ce sont aussi les femmes-mères au sein de ces familles qui ont historiquement contribué à transmettre et renforcer ces pratiques, par exemple à travers l'enseignement et la transmission des valeurs et des « normes de bonne conduite » à la progéniture. En faisant appel à la religion, la mère inculque à ses enfants l'idée que la mafia correspond à la normalité et que le monde extérieur est l'ennemi¹⁷. Antonina Brusca déclarait aux journalistes, après l'arrestation de ses enfants, qu'elle les avait correctement éduqués à travers un enseignement religieux. Par ailleurs, comme le montre la présence d'une culture « sur-valorisante » de la maternité dans une grande partie des régions de la Méditerranée, les femmes-mères jouent aussi un rôle clé pour maintenir unis les membres de leur famille et pour inculquer à leurs enfants quel est « le rôle de l'homme » et quelle est « la place des femmes » (Beretta 2012). De même, il faut retenir que, dans certains contextes, les femmes en tant que mères et épouses jouent un rôle fondamental afin de « crédibiliser » l'image publique des hommes et leur garantir une stabilité tant en dehors de la sphère domestique que dans l'intimité. Minerva explique que :

« Dans le Sud les femmes cuisinent-lavent-repassent¹⁸ ; dans ces familles c'est même pire. Mais on fait confiance aux femmes. Quand t'as une famille, t'es plus fiable ; t'es plus sérieux, t'es plus fort, car t'as des enfants. Ce qui compte c'est combien d'enfants t'as ; plus

17 Cf. O. Ingrasci, « *Donne d'onore. Storie di mafia al femminile* ». L'auteure fait une distinction entre famille d'affiliation, groupe de base de l'organisation criminelle et « famille de sang ». La famille de sang est définie comme l'élément naturel de l'associé. Dans le cas de la mafia, ces contextes coïncident souvent, réalisant l'imprinting des valeurs fondamentales. En absence du père, souvent très occupé au sein de l'organisation ou empêché par la justice, c'est la mère qui transmet les valeurs telles que « omertà, honneur et vendetta » (Ingrasci 2007) (Pasculli 2009). Je traduis en français le passage concerné : « *La mafia, en fait, en tant qu'organisation criminelle avec sa propre « idéologie culturelle », se préoccupe de contraster autant l'action de l'État, intimidant ou éliminant les représentants institutionnels engagés dans la lutte contre le crime organisé, que le travail éducatif exercé dans les écoles et dans les paroisses. Devant cette 'dangereuse' concurrence qui a lieu dans les parcours éducatifs inspirés par la culture de la légalité démocratique, le système mafieux se défend protégeant ses propres radis culturels et sociaux pour favoriser la formation de nouvelles personnalités mafieuses* ».

18 Comme cela a déjà été affirmé avant dans le texte, il faut tenir compte du fait que des stéréotypes et des préjugés ont été relevés dans les résultats de l'entretien avec les sujets analysés.

t'as de garçons, plus t'es fort. Le silence de la personne emprisonnée est récompensé par le fait que quelqu'un intervient et prend soin de ta famille [...] Mais on ne parle pas devant les femmes. Les réunions, sont faites par les « chefs de famille », où ils votent aussi. Les femmes n'entrent pas dans la salle même pas pour servir un café ; il s'agit de choses entre hommes. Les femmes ont le rôle de garder unie la famille. Aussi pour le fait que, dans ces milieux, tu deviens fou ; le stress que quelqu'un « te baise », que la police puisse découvrir des choses, crée un stress énorme. Le fait d'avoir une famille te donne de la sérénité, te calme - et tu donnes l'impression que t'es une personne à laquelle faire confiance, car t'as des enfants et une femme, t'es un « père de famille ». Ta femme prend soin de toi et tu reviens à une vie normale. Mais les femmes aussi vivent un stress. C'est le même stress que peut avoir l'épouse d'un policier ; même si t'es avec un policier t'as peur qu'on le tue dans la rue »

Malgré la complexité et les contradictions apparentes de l'être des femmes-mères, ces rôles polymorphes ne sont pas négligeables dans l'analyse du rôle des femmes au sein des familles mafieuses et des organisations criminelles. Serafina Battaglia, à la mort de son mari Stefano Leale, a poussé son fils Salvatore Leale à venger son père en tuant les deux chefs responsables, Filippo et Vincenzo Rimi. La vengeance de Serafina et Salvatore n'a pas pu se concrétiser ; en revanche, Salvatore a été tué par Vincenzo Rimi. À la mort de Salvatore, Serafina, qui n'avait plus les moyens pour se rendre « justice » selon les codes de la mafia et qui déclarait n'avoir « rien à perdre », a été la première « témoin de justice »¹⁹ de la mafia dans l'histoire

¹⁹ Il y a des différences juridiques entre les « témoins de justice » et les « collaborateurs de justice ». Contrairement aux collaborateurs de justice, les témoins de justice sont ceux qui n'ont pas commis des crimes dans le cadre d'activités criminelles (p. ex. un particulier qui dénonce une extorsion peut être un témoin de justice). La magistrate Marzia Sabella a parlé d'une différence entre les « femmes de mafia » et les « femmes des mafieux », soulignant aussi les différents statuts juridiques dans le cas d'une participation de ces actrices au contraste du phénomène mafieux : les femmes de mafia, des femmes qui ont commis des crimes, seraient considérées comme des « collaboratrices de justice », et pourtant seraient des « débitrices » envers l'État ; les femmes des mafieux, n'ayant pas commis des crimes (et même si elles sont *de facto* au courant des activités de leurs maris), seraient des « témoins de justice » avec un rapport en tant que « créditrices » envers l'État. Sabella souligne que la contribution des « femmes des mafieux » est fondamentale pour la survie des mafias, car leurs contribution au sein de la cellule familiale est « irremplaçable » ; et, même si elles jouent des opérations de « normalisation » des activités de leurs maris (p. ex. elle cite les mères qui accompagnent leurs enfants à saluer sur les places

italienne (Siebert 1996). Serafina, toujours vêtue d'un voile noir, est connue dans les médias pour avoir un aspect très conservateur. Malgré son respect de la coutume mafieuse sicilienne, elle a fait « le choix rationnel » de collaborer avec la justice. J'interprète son désir de vengeance extrême devenu plus important encore que la conduite que lui confère son statut de « femme d'honneur » ; et, comme il sera expliqué par la suite, la collaboration avec la justice pourrait être interprétée comme une tentative de mettre en place une vengeance qu'elle n'aurait pas pu mener autrement.

La *matri ri famigghia* protège sa cellule familiale et se soumet traditionnellement à la loi du silence. Pourtant, les hommes considèrent souvent les femmes comme étant peu « fiables », parce qu'elles sont plus sentimentales (Farrell 1997). Le journaliste que j'ai interviewé, Antonio Crispino, un homme lui aussi, qui travaille sur le terrain de Naples et en province, m'a expliqué que :

« Les femmes dans la criminalité organisée perdent toutes caractéristiques que la nature leur a attribué physiquement ; même dans la façon de s'habiller, dans les comportements, elles deviennent plus « dures et plus hommes », beaucoup plus féroces. La sensibilité devient considérée comme une faiblesse qu'elles ne peuvent pas se permettre dans le milieu criminel ».

Giusy Vitale, dans son livre « *Ero cosa loro: l'amore di una madre può sconfiggere la mafia* », explique que l'amour d'une mère peut l'emporter sur les logiques de la mafia. Elle est la première femme qui a eu un rôle actif en tant que cheffe dans la Cosa Nostra. Quand la famille Vitale a risqué le déclin à cause de plusieurs arrestations

devant les prisons leurs pères debout devant la fenêtre), ou elles sont au courant de toutes les activités illégales de leurs conjoints, elles ont le droit de s'abstenir à fournir des informations aux institutions grâce à la loi 199 du code pénal. Pourtant, Sabella, en analysant les statistiques (2017) qui concernent les collaborateurs et les témoins de justice, ne s'étonne pas du nombre des collaboratrices de justice (environ 1100 hommes et 70 femmes), car Cosa Nostra est une organisation sexiste et les femmes y jouent des rôles « actifs » minoritaires ; par contre, elle s'étonne des données qui concernent les témoins de justice (57 hommes et 23 femmes). Sabella affirme que : « *Les femmes de mafia sont très peu ; les femmes des mafieux sont nombreuses. Pour chaque mafieux, il y a au moins quatre femmes : la mère, la fille, la sœur, la femme, ou encore l'amante et la cousine... la population des femmes des mafieux est une population vaste. Mais on a juste 23 femmes témoins de justice.* » et elle ajoute, de façon provocatrice : « *Pourtant on peut supposer que les femmes des mafieux vont bien avec la mafia* » (ma traduction).

et homicides, la place de leader est restée inoccupée quelques temps, jusqu'à ce que Giusy s'impose. Le magistrat Maurizio de Luca a affirmé qu'il n'y avait aucune différence entre Giusy Vitale, animée par un esprit fort et dynamique, et un « homme d'honneur ». Bien qu'elle ait toujours été accompagnée par des hommes lors de ses rencontres avec d'autres chefs mafieux afin d'être « respectée » dans un contexte fortement sexiste, elle a été à la fois une « bonne » cheffe de famille, une « femme d'honneur » et connue dans les journaux comme « Lady Mafia » (Véron 2015). Une fois emprisonnée et pendant son isolement en prison, Giusy a pu expérimenter une nouvelle forme de liberté. La possibilité de mettre une jupe courte ou de se maquiller a été l'occasion de s'émanciper de l'autorité de ses frères et de se soustraire aux pressions qu'ils exerçaient sur elle. Une fois en prison, Giusy a semblé abandonner les contraintes du « pouvoir des normes ». Or quand les femmes accèdent au pouvoir, souvent elles s'habillent au masculin car elles ont à interagir avec des hommes. Dans les mafias comme ailleurs, certaines femmes abandonnent les « caractéristiques de la féminité » afin de faire respecter leur pouvoir. En juillet 2004, animée par le désir de revoir ses enfants et de les protéger, Giusy a rencontré le procureur de Palerme, Pietro Grasso, (récemment, Président du Sénat de la République Italienne jusqu'en 2017), pour se repentir et entamer une collaboration avec la justice italienne.

De manière analogue à la mafia sicilienne, les mères jouent aussi un rôle clé dans la 'ndrangheta. Maria Serraino, d'origine calabraise et surtout présente à Milan, est une des rares femmes ayant occupé un poste de leader au sein de la 'ndrangheta. Elle est par ailleurs connue comme « *Mamma Eroina* » (« mère héroïne ») en référence à son implication dans un trafic de drogue. Elle a renforcé son influence grâce à son union avec le criminel Rosario Di Giovane, ce qui souligne l'importance pour les femmes mafieuses de procéder à des choix judicieux lors de leur mariage si elles veulent garder le pouvoir. L'union de Maria Serraino avec Rosario Di Giovane marque le rôle dual par rapport à la violence à laquelle les femmes de mafia peuvent être exposées : victime de la violence de son mari, et « reproductrice de violence », en ordonnant l'assassinat de ses en-

nemis. Son enfant, Rita di Giovine, a quitté l'école à 12 ans pour participer à la confection de la drogue. Bien qu'elle soit aujourd'hui témoin protégée de la justice et qu'elle ait collaboré pour emprisonner ses proches, Maria est encore considérée par sa fille comme « la mère que tout le monde peut désirer » (Borromeo 2015). Plusieurs membres de la famille de Maria Serraino ont confessé à la magistrature les crimes commis par leur famille et notamment ceux de son enfant. Maria Serraino ne leur a jamais pardonné d'avoir parlé ; elle a ordonné des homicides pour se débarrasser des proches coupables de trahison, qui n'ont jamais été concrétisés. Le fait qu'elle ne soit jamais parvenue à ses fins peut être interprété comme un manque de volonté de faire du mal à ses descendants, que Maria n'a probablement jamais explicité pour ne pas trahir le code de la 'ndrangheta (et la valeur du « *sang* » (Ingrasci 2007) et des liens familiaux), ainsi que sa réputation de « femme d'honneur ». De même, le fait que Rita di Giovine ait eu des relations et des enfants avec plusieurs hommes, et que sa nièce Marisa di Giovine ait fui à Blackpool avec un homme que sa famille n'approuvait pas, s'éloigne de la littérature existante qui décrit les femmes de la 'ndrangheta comme plus traditionalistes et conservatrices. Je peux expliquer cette « émancipation » de la coutume de la 'ndrangheta calabraise, par le fait que ces femmes habitent à Milan, où, dans le cas de Marisa, à Blackpool, loin dans les dynamiques des milieux les plus ruraux. De manière analogue à la Camorre à Naples, comme nous l'avons déjà expliqué avant, le fait de vivre dans une grande ville se caractérise par des facteurs typiques de la modernité (par exemple, les relations *more uxorio*) et d'une réalité urbaine, qui portent à une interprétation moins orthodoxe de la coutume de la 'ndrangheta.

Pour reprendre et développer le concept de « femmes-mères » qui interviennent afin de rétablir « l'honneur » de leurs familles, un autre cas analogue à celui de Serafina Battaglia sera introduit. D'ailleurs, plusieurs exemples de mères incitant leurs enfants à la vengeance afin de restaurer l'honneur de la famille ont également été observés dans la Camorra. La violence et le concept de « justice », des normes propres à la mafia, sont des parties intégrantes de

l'éducation que les mères mafieuses donnent à leurs enfants, quelle que soit la mafia à laquelle elles sont affiliées. Ainsi, Anna Mazza a incité ses enfants à racheter l'honneur de leur père en tuant ses meurtriers (Allum 2007). En répondant à mes questions sur sa perception de la figure de « femmes-mères », le journaliste Antonio Crispino, qui a conduit des travaux sur la Camorra, explique que:

« Afragola est dominé pendant des années par une femme qu'on appelle « la veuve noire », Anna Moccia 20 21. Elle est célèbre parce qu'elle a mis dans les mains de son enfant une arme quand il avait 13 ans, lui disant de venger la personne qui avait tué son père. Dans ce cas, les femmes ont peu de 'féminité' ; elles ne sont pas perçues comme des « vraies femmes », elles ressemblent plutôt à des hommes. Elles perdent la caractéristique principale des femmes, ça veut dire l'empathie et la miséricorde, elles perdent l'amour maternel. Quand on pense à une femme, on pense à l'amour maternel. Si on pense à la statue de la « Piété » de Michel-Ange, plus qu'à l'image du Christ, on voit le visage de la femme, la Madonna [...] si on analyse le cas d'une femme dans une culture d'honnêteté, elle aura une autre sensibilité ; dans la Camorra on perd toute sensibilité. Il n'y a plus cette empathie qu'il y a entre les hommes et les femmes. L'amour maternel n'existe plus dès l'instant où tu envoies ton fils sur le chemin de la prison à vie afin d'affirmer ta puissance sur le territoire. C'est une manière de dire « maintenant c'est moi qui commande, et je vous démontre la même férocité qu'avait mon mari. Je vous demande de faire les choses avec une telle férocité afin de vous démontrer que c'est moi qui la mets en place et l'impose à mes fils ». Puis, le territoire a obéi ; ça fait une vingtaine d'années que le territoire obéit et personne ne l'a trahi, ou s'est repenti [...] pendant des années cette femmes a été ainsi forcée à une assignation à résidence, loin de chez-elle. Elle a même écrit à Scalfaro (alors Président de la République italienne) contestant les conditions de logement. Une fois qu'elle est rentrée chez-elle, elle a retrouvé les choses exactement comme elle les avait laissées. Aujourd'hui, il y a beaucoup de légendes autour

20 Crispino l'appelle avec le nom d'épouse, « Moccia », et pas « Mazza », son nom de jeune fille.

21 L'entretien a eu lieu environ neuf mois avant la mort de Anna Mazza.

de cette personne ; il y en a certains qui disent que chaque dimanche elle va à la messe, habillée avec de la dentelle noire ; ou encore, que les processions religieuses passent devant chez elle pour lui rendre hommage et en faisant une révérence ».

À travers les descriptions de Crispino, j'ai réfléchi à ses expressions où il associe les femmes à l'amour maternel et à la statue de la Vierge Marie. C'est une association intrinsèque des codes culturels qui caractérisent la conception des « femmes-mères », très liée au religieux et aux symboles de la culture de l'Italie du Sud, parmi eux la référence à la Madonna en tant qu'« amour maternel » et miséricorde. J'ai alors pensé à une autre image, à la « *Madonna con la pistola* » que l'artiste Banksy a représenté en piazza Gerolomini à Naples. Même la Madonna de Banksy, avec un pistolet sur sa tête et les bras ouverts, est une icône pleine de symbolismes et de provocations. La figure de la Vierge Marie est une vision diffusée que les hommes ont des « mères » dans la région, avec un esprit maternel et caractérisées par l'empathie et la miséricorde dont parle Crispino. Banksy nous propose d'autres clés de lecture à travers son graffiti, qu'on peut interpréter de la manière suivante : Naples, une ville perçue comme territoire de conflit, où la violence et la religion animent l'imagination de ses visiteurs, tel que Banksy le montre ; la coexistence du sacré et du profane, où l'image d'une mère miséricordieuse comme celle décrite par Crispino n'exclue pas l'existence d'une mère transgressive et « armée », qui ne partage pas les codes moraux et légaux voulus par les institutions étatiques ; l'importance du symbolisme religieux et son instrumentalisation pour consolider et souligner le pouvoir des familles des mafias, où, comme dans le cas décrit par Crispino, même les statues des saints dans les processions religieuses doivent rendre hommages aux chefs et cheffes mafieux. En outre, le cas d'Anna Mazza souligne l'importance de perpétuer la violence au sein des organisations criminelles telles que la Camorra afin de rétablir une hiérarchie sur le territoire à travers les « langages » et les « rituels » qui caractérisent les jeux de pouvoir de son milieu. Anna Mazza élabore à la mort de son mari, « patriarche »,

une stratégie qui lui permet aux yeux des autres membres de l'association mafieuse une succession « naturelle » en tant que cheffe à la tête du clan. Armant son enfant Vincenzo²², et lui déléguant le meurtre de l'assassin de son père, Mazza rétablit une relation de dominant-dominé sans recourir de manière directe à la violence²³ et affirmant sa position d'agente criminelle, ce qui renforce aussi son rôle de mère, et pourtant d'autorité et d'« éducatrice ». En même temps, elle le fait à travers le code de la criminalité de son milieu, qui, à l'époque, percevait le conflit armé et la violence directe dans la *vendetta* dominée par les autorités masculines.

2.2.1. Mères et épouses qui collaborent avec la justice: un acte d'amour ou de «transgression» ?

Les organisations mafieuses ont profité pendant tout le XX^e siècle de la clémence dont bénéficiaient les femmes aux yeux de la magistrature italienne ; en effet, elles sont considérées comme ayant une part de responsabilité moindre dans les activités de la mafia (Siebert 2007).

Cependant, la loi Rognoni-La Torre (1982) marque un tournant : dès lors, tous les individus peuvent faire partie d'une organisation mafieuse. La première camorriste emprisonnée est Anna Mazza ; son arrestation a amorcé un changement historique dans le panorama judiciaire et social italien (Memeo 2011). Toutefois, les mères et les femmes de la Camorra se distinguent par leur dévouement et leur respect à la loi du silence. Seules deux femmes camorristes ont collaboré avec la justice. En 2011, Antonella Madonna, à la suite de l'emprisonnement de son mari Dantese, a été désignée par ce dernier nouvelle cheffe de la Camorra de la petite ville d'Ercolano, située dans la province de Naples, ce qui a créé des tensions avec le frère de Dantese. Je définirais cette « tension » comme la « situation latente » dans la crise que ce clan a vécue. Le frère de Dantese a fait suivre Antonella, et l'a trouvée en train de tromper son mari avec un marin. La mère de Dantese, pour préserver l'honneur de son fils,

22 Mazza désigna parmi ses enfants « Enzuccio », au temps mineur, utilisant les normes du système judiciaire italien à son avantage afin de mettre en place sa vengeance.

23 Mais qui reste symbolique, « réelle » et bien plus cruelle à travers l'implication de son enfant.

l'en a informé alors qu'il était en prison. Dès lors, Antonella a été menacée de mort et éloignée de ses enfants. Pour se protéger, elle s'est remise aux mains de la justice en tant que repentie et a été, en 2015, le premier cas de femme ayant trahi la loi du silence, au sein de la Camorra. Le cas d'Antonella est d'autant plus emblématique du fait du fort ancrage des « valeurs masculines » au sein de son groupe camorriste. Le groupe camorriste a été inculpé après la collaboration d'Antonella avec la justice. Cet exemple montre l'importance qu'a le concept de l'honneur et la discrimination négative relative aux relations extraconjugales dans certains groupes de la Camorra, qui sont pourtant perçus comme étant plus « modernes » dans la littérature en comparaison avec les autres mafias (Saviano 2009) (Gri-baudi, Marmo 2010). La mère de Dantese a joué un rôle déterminant : pour garder « l'honneur » de son enfant et pour le protéger, elle a créé, indirectement et sans le vouloir, une situation de danger pour la survie du clan de la ville d'Ercolano. Cet exemple constitue un cas important pour décliner les rôles d'instigatrices et de *magistra* de la « *pédagogie de la mafia* » (Siebert 1994) comme des dénominateurs communs chez les femmes-mères des organisations criminelles, mais aussi comme les « valeurs » de la mafia. Ces valeurs, telles que « *omertà, honneur et vendetta* », peuvent amener certaines de ces femmes à canaliser leurs propres stratégies en tant que sujets violentes et vindicatives à travers des canaux indirects. D'ailleurs, une « survalorisation » même du concept d'honneur et de vendetta, telle que la persécution d'Antonella après sa relation avec le marin, que je définirais comme « l'événement déclencheur » de cette crise familiale, a créé des « réponses » et des « réactions » qui ont mis en danger la stabilité du clan. Je me réfère surtout à la collaboration d'Antonella avec la justice. Antonella a pourtant obtenu plusieurs résultats à travers sa collaboration avec la justice et sa « transgression » aux lois et aux codes de la Camorra. Elle a obtenu à nouveau la garde de ses enfants, qui avait été confiés par sa famille à la mère de Dantese, l'autre « femme-mère » et pourtant « éducatrice » du groupe avec la responsabilité de prendre soin de la descendance. Elle a pu se venger du clan qui l'avait humiliée et mise en danger, utilisant

la justice comme un moyen pour se « protéger » dans une situation où elle avait perdu toute influence et tout « moyen ».

Néanmoins, je pense au double rôle que peut jouer la justice dans certains contextes et certaines dynamiques de conflit. D'un côté, la justice peut intervenir comme un « réparateur de conscience », un moyen qui donne au criminel la possibilité de changer sa trajectoire de vie en aidant les institutions à agir selon les lois de l'état. D'un autre côté, la justice *de jure* avec le « choix rationnel » prévoit une instrumentalisation *de facto* du système judiciaire pour se défendre des opposants et en même temps pour réparer un tort subi, utilisant les moyens fournis par les institutions étatiques pour traduire en action les « lois du particulier ». Il faut alors réfléchir et comparer ces hypothèses avec des cas de fausses collaborations déjà existants. Rosetta Cerminara²⁴ fut condamné pour avoir menti et accusé son ex-compagnon d'avoir tué le policier Salvatore Aversa et sa femme Lucia Prenczano²⁵. Il s'agit ainsi de discuter d'une dynamique complexe et qui mérite des analyses plus larges, surtout si nous prenons en compte un interactionnisme et un chevauchement de pédagogies et d'acteurs qui ont des « visions » différentes de la justice et de sa valeur « morale ». Finalement pouvons-nous interpréter une collaboration avec la justice dans certains contextes²⁶ comme une « transgression » aux lois de la criminalité organisée, telle que la loi du silence, afin de perpétrer *de facto* une vengeance qui aurait pu se concrétiser autrement²⁷?

En me posant ce type de questions je suis arrivé aux mêmes réflexions que la sociologue Alessandra Dino. Celle-ci nous invite à nous éloigner des « *stéréotypes homologuant* » qui réduisent l'anti-mafia à un « manifeste d'angélisme » où les femmes interprètent

24 Laquelle fut considéré comme une héroïne de la lutte contre la 'ndrangheta, reconnue avec une « *medaglia al valore civile* » par le Président de la République italienne Oscar Luigi Scalfaro. Cet exemple ouvre la porte aussi à des réflexions sur le rôle de la « mémoire » et aux risques de créer des « biais » dans le « procès » et dans les pratiques de construction d'une mémoire collective sur les sujets liés aux mafias et à ses acteurs.

25 Cf. Anna Puglisi, « *Donne, mafia e antimafia*. »

26 P. ex. une mère qui décide de se défendre elle-même ainsi que ses enfants par la violence de son clan à travers la collaboration avec la justice, comme le montre le cas de Giusy Vitale ; une femme-mère qui n'a « rien à perdre », comme Serafina Battaglia qui veut se venger de la mort de ses proches accusant ses ennemis à la justice, demandant une « justice étatique » après la chute de la « justice mafieuse ».

27 Dans le cas de Serafina Battaglia, à la mort de son mari et avant de devenir une « témoin de justice », elle-même avait essayé de le venger en utilisant son fis, Salvatore.

les rôles les plus sentimentaux. Dino souligne qu'il faut cependant avoir le courage de dénoncer quand elles existent la méchanceté, l'instrumentalisation, et la « connivence féminine » avec le système du pouvoir mafieux. Dino affirme que « *la violence sur les femmes n'exclut pourtant pas la présence de « femmes calculatrices et conscientes* »²⁸.

3 CONCLUSION

Une analyse critique autant du passé des femmes au sein des organisations criminelles en Italie que de son évolution sociohistorique, souligne les défauts du système juridique italien du XX^e siècle, qui attribuait un rôle marginal aux femmes au sein des CNM. D'ailleurs, il faut préciser que dans l'analyse de l'hétérogénéité des rôles des acteurs qui prennent part à ce complexe système de hiérarchie, de socialisation et d'interactions tel que les mafias, il faut éviter de commettre les mêmes erreurs du passé en réfléchissant de manière dichotomique et binaire (p. ex. hommes-femmes ; maternité-féminité ; automatisation-soumission ; récréation-procréation ; mariage-soumission;). Sur le plan dichotomique, il y a des limites évidentes pour expliquer l'évolution et la subjectivation des femmes, la construction et l'expression de leurs identités et, leurs rôles dans ces familles et organisations criminelles. En outre, une approche dichotomique, au lieu de permettre de souligner les caractéristiques et les éléments utiles dans l'analyse de situations complexes, risque de renforcer les structures déjà existantes (Monceri 2013) (Cook 2007), en confortant des approches binaires qui sous-estiment la complexité de l'évolution et des trajectoires de vies des individus étudiés.

Cependant, le sujet mérite d'être analysé en profondeur, surtout en suivant les évolutions et les changements récents de nos sociétés. La subjectivation est liée au contexte social qui, comme nous l'avons déjà affirmé, a changé. En outre, l'impact de certains facteurs exogènes (p. ex. le changement, l'évolution et les transformations des rôles des femmes dans la société contemporaine) au sein des organi-

²⁸ Cf. Alessandra Dino, « *Antimafia e movimenti delle donne. Protagoniste, culture e linguaggi* »

sations mafieuses, suivi par l'interaction avec des facteurs endogènes (p. ex. la hausse du nombre des femmes repenties et des femmes cheffes), entraîne des changements significatifs concernant la structure, la socialisation et l'organisation des mafias et de ses acteurs. Il faut, pourtant, souligner dans ces recherches et dans la sphère publique « l'invisibilité des femmes » ; mais il faut également souligner les rôles des femmes leaders et des femmes cheffes. Au cours du printemps 2017, j'ai rencontré un avocat de droit pénal dans la province de Salerne grâce à l'effet boule de neige. Il m'a expliqué que « *les femmes dans la Camorra ? Ce sont plutôt celles qui ont fait démanteler des clans !* ». Cette affirmation m'a fait réfléchir, car juste quelque semaine avant notre rencontre, une femme affiliée à un clan d'une ville voisine avait été emprisonné pour « *association mafieuse finalisée au trafic de drogue, extorsion, rapine, exploitation de la prostitution* ». La constatation de l'avocat est une clé de lecture pour comprendre les préjugés qui peuvent exister encore aujourd'hui envers les femmes en tant qu'agentes camorristes et criminelles. Il faut aussi souligner que la violence exercée par les femmes peut être une violence moins visible et, dans les cas d'Anna Moccia et de Serafina Battaglia, deux mères qui ont poussé leurs enfants à venger leurs parents, il s'agit d'une « violence latente », avec de significatives composantes « stratégiques », qui se manifeste souvent de manière indirecte, et, pourtant, qui risque d'être sous-estimée. La violence devient alors « nécessaire » au sein de ces organisations criminelles et en justifie la longévité. Il ne faut pas négliger que ces organisations ont axé les piliers de leurs existences sur une « offre de violence », tout comme leurs stratégies, pour créer un lien parasite avec une partie de la société civile qui sent pourtant le besoin d'être protégée, et est souvent « défendue » par celles et ceux qui la reproduisent²⁹. Cette relation « nécessaire » entre la violence, la criminalité organi-

29 Il faut citer Jean-Louis Briquet, qui a souligné le débat, notamment entre Gambetta (1992) et Catanzaro (1993), concernant la relation d'offre et de demande de violence qui crée un lien entre les organisations criminelles et les territoires (et les agents et les activités économiques) sur lesquels les mafias agissent. Supportant les affirmations de Catanzaro, Briquet affirma : « [...] les groupes mafieux créent, par l'usage de la violence et la pratique de l'extorsion, une situation d'instabilité et d'incertitude sur les marchés qu'ils contrôlent. Ce n'est donc pas la demande qui engendre l'offre, mais au contraire l'offre qui rend obligatoire l'expression d'une demande ». Cf Jean-Louis Briquet, « Comprendre la mafia. L'analyse de la mafia dans l'histoire et les sciences sociales ».

sée et ses membres, symbolise un lien inaliénable dans les stratégies et les actions des agents mafieux qui peuvent la mettre en place sous plusieurs formes et déclinaisons³⁰ : la « violence directe » et visible de Pupetta Maresca ; la « violence latente » et indirecte, mais également létale, d'Anna Mazza et de Serafina Battaglia qui définissaient les stratégies (en incitant leurs enfants, à travers ce que nous avons défini comme la « pédagogie de la mafia ») pour tuer les assassins de leurs maris ; la « violence cyclique » de Maria Serraino, laquelle fut victime des violences domestiques de son mari mais au même temps, en tant que cheffe d'une 'ndrina, en fut perpétratrice en commissionnant des homicides ; la « violence culturelle » de Rita di Giovine, que affirmant que Maria Serraino fut la « la mère que tout le monde puisse désirer », accepte, justifie et, de manière indirecte, légitime la conduite criminelle de sa mère en mettant l'accent sur les « aspects maternels et humains » d'une cheffe de la criminalité organisée.

Par ailleurs, à travers l'étude des biographies et des profils de certaines de ces femmes, on comprend l'hétérogénéité et la complexité des cas analysés, qui vont parfois à l'encontre de la littérature existante. Par exemple, Antonella Madonna a été la cheffe d'un clan de la Camorra mais en même temps elle a été victime du préjudice qui ne veut pas que les femmes camorristes soient impliquées dans des unions extraconjugales, ce qui contraste avec les théories selon lesquelles ces femmes sont moins soumises à l'autorité masculine.

En conclusion, s'il est important de prendre en compte que dans les dernières années les femmes jouent un rôle toujours plus important dans la criminalité organisée en Italie (comme souligné dans le dernier rapport semestriel janvier-juin 2017 du Ministère de l'Interne au Parlement, publié en février 2018³¹), il faut considérer aussi qu'elles se trouvent dans des environnements encore fortement sexistes et que souvent leur rôle est lié et dépendant de celui des hommes. A ma question sur s'il y

30 Évidemment il ne faut pas oublier les femmes qui ont été des « victimes de la violence » de la criminalité organisée. L'association *Libera*, avec des partenaires institutionnels, a récemment dédié un livre au sujet, soulignant l'importance de la mémoire collective et de l'engagement de la société civile pour créer des parcours pédagogiques qui soulignent la force, l'exemplarité et le courage des femmes qui ont décidé de quitter des milieux caractérisés par la violence et la criminalité. Cf *Libera. Associazioni, nomi e numeri contro le mafie* (2018), "*Dalla violenza all'impegno - storie al femminile per costruire cambiamento* ».

31 Cf. Direzione Investigativa Antimafia (2018), « *Relazione del Ministro dell'Interno al Parlamento - Attività svolta e risultati conseguiti dalla Direzione Investigativa Antimafia* ».

avait des femmes qui géraient le trafic de drogue dans « les places », Tore répondait : « *disons oui ; elles travaillent avec leurs fils, ou à travers leurs maris qui étaient en prison... ma femme, par exemple, ne l'aurait jamais fait. Elle n'aurait même pas pu être capable de le faire car je ne l'avais jamais engagée dans ces choses. D'autres (hommes), par contre, beaucoup plus « permissifs » envers elles, les amenaient avec eux dans certaines choses qui personnellement me dégoûtaient [...] Disons que, sûrement, s'il y avait des hommes qui les engageaient et ne leur demandaient pas de faire les « mères » et de penser aux enfants, carrément elles grandissaient même au niveau de (compétences criminelles) ... ».*

Cette réponse m'a fait m'interroger sur la potentielle existence encore aujourd'hui de « traces » du passé qui ont renforcé cette « invisibilisation » des femmes, et sur l'existence d'un imaginaire collectif qui les associe encore à des figures « miséricordieuses » ou « émotionnelles » mais aussi à un potentiel danger pour la survie du clan. Même le *carabiniere* avec lequel j'ai discuté, cherchant des informations sur les rôles des femmes au sein de la criminalité internationale organisée, m'a donné l'impression de ne pas être au courant de cas significatifs où les femmes jouaient un rôle de premier plan. Pourtant, j'ai eu l'impression que l'image d'une « *Madonna con pistola* », comme celle du graffiti de Banksy à Naples, où la sphère maternelle et féminine peut coïncider avec les dynamiques plus cruelles de la criminalité, trouve des limites dans la sphère publique autant auprès des autorités que des médias et de la société civile. Selon Alessandra Dino, la reconnaissance d'un rôle public aux femmes est difficile à réaliser : « *c'est un indicateur, par exemple, la manière souvent stéréotypée et la dimension presque exclusivement privée et familiale à travers laquelle viennent représentées, même dans les films³² et les documentaires de bonne qualité, les femmes dans les mafias ou les femmes qui contrastent le pouvoir mafieux* » (Dino 2016).

32 Je pense pourtant à des cas à l'international questionnant le même sujet, parmi une interview faite à Juan Pablo Escobar, fis du célèbre trafiquant de drogue Colombien, diffusée par l'émission télévisée *Le Iene* le 31 mai 2017, et ses mémoires dans livre « *Pablo Escobar. Mi padre* ». Dans le cadre de cette interview, Juan Pablo parla de la série Netflix « *Narcos* ». Le personnage de Virginia Vallejo, ex amante de Pablo Escobar, dans la série intervient pour aider la famille d'Escobar et se fait tuer par *Los Pepes*. Nous pouvons pourtant imaginer un amour romantique qui la conduit à la mort. Au contraire, Juan Pablo Escobar souligna que Vallejo fut amant de son père et d'autres chefs de la drogue, qu'à l'époque elle n'a pas aidé sa famille et qu'elle est encore vivante. Le même biais dans la narration en *Narcos* des rôles des femmes concerne la mère de Pablo Escobar ; même si elle est décrite dans la série comme une femme affectueuse, Juan Pablo Escobar déclara que sa grand-mère entraîna des collaborations avec les clans ennemis et que fut un personnage clé pour faire capturer Pablo Escobar et sa famille.

Le cas de Giusy Vitale et de Serafina Battaglia, mères « repenties » pour protéger ou venger leurs enfants, souligne l'importance de ce rôle de « mères » pour créer le terrain fertile d'une collaboration avec la justice italienne. Si d'un côté le rôle de la *matri ri famiglia* peut dévaloriser « l'être femme » de ces mères (Siebert 1994), de l'autre côté, il donne des indices sur les « *push factors* » qui poussent ces femmes à collaborer avec la justice. Les collaborations avec la justice peuvent être des clés de lecture intéressantes pour comprendre « l'agentivité » et la subjectivation des femmes, qui renforcent (avec les figures des femmes cheffes et leaders) les rôles de plus en plus « actifs » que les femmes jouent au sein des organisations criminelles. Grâce à ces types de réflexions il devient possible de séparer les barrières de la « dichotomie » et des limites structurelles qui relèguent les femmes aux rôles secondaires dans les CNM. Par conséquent il faut se questionner sur plusieurs sujets : est-ce qu'on peut expliquer cette « agentivité » des femmes aussi à travers des transformations socio-culturelles où les femmes ne veulent plus jouer un rôle passif, notamment en tant que « femmes-mères » ou épouses ? La collaboration avec la justice peut-elle être considérée, de manière analogue à l'exercice de la violence, comme stratégie pour rééquilibrer les rapports asymétriques entre les différents acteurs au sein des organisations criminelles, bénéficiant du principe d'isonomie où tout individu humain est égal devant la loi ? Le cas de Serafina Battaglia, qui a décidé de collaborer avec la justice car elle n'avait plus les moyens de se rendre justice selon les codes de la mafia³³, nous donne des pistes de réflexion à analyser au niveau sociohistorique. Cet exemple souligne l'importance d'utiliser des approches comparatives et des études de cas pour comprendre non seulement le rôle que les femmes ont historiquement joué dans la mafia et leurs interactions avec les institutions et les autres acteurs, mais aussi les stratégies mises en place pour rééquilibrer les rapports avec leurs « ennemis ».

33 Une sorte de réinterprétation moderne du « *diritto barbarico* » (Siebert 2007), un code (non écrit) d'origine Sarde affirmant que la mort d'un proche ne pouvait être vengée que par le meurtre de l'assassin.

RÉFÉRENCES

- ABBATE, L. « *Fimmine ribelli: Come le donne salveranno il Paese dalla 'ndrangheta* ». Milano: Rizzoli, 2013.
- ALLUM, F. « *Doing it for themselves or standing in for their men? Women in the Neapolitan Camorra (1950-2003)* ». In: FIANDACA, G. « *Women and the Mafia: Female Roles in Organized Crime Structures* ». New York: Springer, 2007.
- AMATO, A. « *L'impero della cocaine* ». Roma: Newton Saggistica, 2011.
- ARNOT, M.; USBORNE, C. « *Gender and crime in modern Europe* ». London: Routledge, 2002.
- BARONE, L.; COTTATELLUCCI, C. « La tutela dei minori nei sistemi di prevenzione e contrasto della criminalità ». *Minorigiustizia*, Editoriale 3, p. 7-12, 2016.
- BERETTA, F. « *Le figure femminili nei processi di 'ndrangheta. Il caso lombardo attraverso gli atti giudiziari 2009-2012* », Stampo Antimafioso, 2012.
- BOLOGNINI, S. « *Pluralismo giuridico e ordinamenti contra legem* ». Roma: Edizioni Nuova Cultura, 2012.
- LADY 'NDRANGHETA. Documentary. Writer: Beatrice Borromeo. Director: Oren Jacoby. Production: Sky TG 24. Italy, 2015.
- BORROMEO, B. « *Parla 'Mamma eroina', ergastolo per mafia : 'Portai io la 'ndrangheta al Nord'* ». Il Fatto Quotidiano, 2015. Disponível em : <https://www.ilfattoquotidiano.it/2015/03/06/parla-mamma-eroina-delle-prime-donne-lergastolo-per-mafia-ndrangheta-nord-portai/1483497/>.
- BRIQUET, J-L. « Comprendre la mafia. L'analyse de la mafia dans l'histoire et les sciences sociales ». *Politix*, France, v. 8, n. 30, p. 139-150, 1995.
- BUSATTA, S. « Honour and Shame in the Mediterranean », *Antrocom*, v. 2, n. 2, p. 75-78, 2006.
- CARDI, C.; PRUVOST, G. « *Penser la violence des femmes* ». Paris: La Découverte - coll. « Sciences humaines », 2012.
- CALLÀ, R. M. « *Conflitto e violenza nella coppia* ». Milano: Franco Angeli, 2011.
- COOK, N. « *Gender relations in global perspective: essential readings* ». Toronto: Canadian Scholars' Press, 2007.
- GALTUNG, J. « Cultural Violence », *Journal of Peace Research*, Havai, v. 27, n. 3, p. 291-305, 1990.
- DANILUK, J. C. « When Biology Isn't Destiny: Implications for the

- Sexuality of Women without Children », *Canadian Journal of Counselling*, v. 33, n. 2, p. 79-94, 1999.
- DASUD. « *Donne e Mafia* ». Disponible en: <http://www.dasud.it/donne-e-mafia/>.
- DE SAINT VICTOR, J. « *Patti scellerati: una storia politica delle mafie in Europa* ». Novara: De Agostini Libri, 2013.
- DI FIORE, G. « *La Camorra e le sue storie - la criminalità organizzata a Napoli dalle origini alle paranze dei bimbi* ». Novara: De Agostini Libri, 2016.
- DINO, A. « Antimafia e movimenti delle donne. Protagoniste, culture e linguaggi », *Rivista di Studi e Ricerche sulla criminalità organizzata*, v. 2, n. 3, p. 3-23, 2016.
- EKINS, R.; KING, D. « *Blending Genders: Social Aspects of Cross-Dressing and Sex-Changing* ». London: Taylor & Francis, 2002.
- FARRELL, J. « *Understanding the Mafia* ». Manchester: Manchester Italian Texts, 1997.
- FIANDACA, G. « *Women and the Mafia: Female Roles in Organized Crime Structures* ». New York: Springer, 2007.
- FIUME, G. « *Onore e storia nelle società mediterranee* ». Palermo: La Luna, 1989.
- FRATTULILLO, M. « *Le signore della camorra* ». Sociologicamente, 2015. Disponible en: <https://sociologicamente.it/le-signore-della-camorra/>.
- GAYRAUD, J. F. « *Monde des mafias (Le): Géopolitique du crime organisé* ». Paris: Odile Jacob, 2005.
- GRECO, G. « *Canaglie, prostitute e poco di buono: per una storia della criminalità contemporanea* », Il Ponte vecchio, 2001.
- GRIBAUDI, G., MARMO, M. « *Donne di mafia* ». Meridiana, 2010.
- IL FATTO VESUVIANO. « Antonella Madonna, la moglie fedifraga del boss che diventò capoclan e oggi fa tremare la camorra », 2015. Disponible en: <https://www.ilfattovesuviano.it/2015/02/antonella-madonna-la-moglie-fedifraga-del-boss-che-divento-capoclan-e-oggi-fa-tremare-la-camorra/>.
- HURCOMBE, L. « *Sex and God: some varieties of women's religious experience* ». New York: The Guilford Press, 1987.
- INGRASCI, O. « *Women in the 'Ndrangheta: the Serraino-Di Giovine Case* ». In: FIANDACA, G. « *Women and the Mafia: Female Roles in Organized Crime Structures* ». New York: Springer, 2007.
- INGRASCI, O. « *Donne d'onore. Storie di mafia al femminile* ». Milano: Mondadori, 2007.

- LAUFER, L. « La fabrique du corps sexué », *Recherches en psychanalyse*, Paris, v. 2, n. 10, p. 231-241, 2010.
- LETSON, D. « Maid in God's image? », *Sieccan Journal*, v. 2, n. 1, p. 53-61, 1987.
- LISLE, L. « *Without child: challenging the stigma of childlessness* ». New York: Ballantine, 1984.
- LUPO, S. « *Storia della mafia : dalle origini ai giorni nostri* ». Roma: Donzelli, 1996.
- MEMEO, M. « *Le donne nelle organizzazioni mafiose. La letteratura contemporanea* ». Mémoire rédigé sous la direction du Prof. Ferdinando dalla Chiesa, Università Studi Milano, 2011.
- MINISTERO DELLA GIUSTIZIA. Art. 416-bis. Codice Penale, legge 13 settembre 1982 n. 646.
- MONCERI, F. « *Le illusioni del genere e le sfide della cittadinanza* ». In: CORSINI, F.; MONCERI, F. « *Schegge di genere. Dagli stereotipi alla cittadinanza* », Pisa: ETS, 2013, p. 173-193.
- MORAVIA, A. « *Diario Europeo* ». Bompiani, 2007.
- PASCULLI, A. « Il ruolo della donna nell'organizzazione criminale: il caso barese. », *Rivista di Criminologia, Vittimologia e Sicurezza*, Bari, v. 3, n. 2, p. 80-97, 2009.
- PICCOLI, F. « *Dio creò le donne... la mafia le differenziò* ». Cecip-Psicologia.
- PRINCIPATO, T.; DINO, A. « *Mafia donna. Le vestali del sacro e dell'onore* ». Palermo: Flaccovio, 1997.
- QUILET, L. « La mafia ne pourrait pas exister sans les femmes ». *Madame le Figaro*, 2015. Disponivel em: <http://madame.lefigaro.fr/societe/la-mafia-ne-pourrait-pas-exister-sans-les-femmes-020615-96798>.
- RADIO RADICALE. « *La donna nell'universo mafioso* ». Conférence parrainée par la Faculté de Science de l'Éducation, Université de Palerme, le 8 et 9 Février 1997 au Palazzo Chiaromonte, disponible en: <http://www.radioradicale.it/scheda/90531/90860-la-donna-nelluniverso-mafioso-convegno-promosso-dalla-facolta-di-magistero>.
- RENDA, F. « *Storia della Mafia* ». Sigma, 1998.
- RUBIN, L. F. « *Erotic wars: What happened to the sexual revolution?* » New York: W. W. Norton, 1990.
- SABELLA, M. Contribution au laboratoire « *Donne di mafia. Custodi dell'omertà o nuove protagoniste della violenza mafiosa?* ». Atelier coordonné par la Professeure Simona Laudani, 3/03/2017. Université de Catane, 2017.

- SAVIANO, R. « Nunca debajo de una mujer ». *El País*, 2009. Disponível em: https://elpais.com/diario/2009/07/15/cultura/1247608810_850215.html.
- SERENATA, N. « *The 'Ndrangheta and Sacra Corona Unita: The History, Organization and Operations of Two Unknown Mafia Groups* ». New York: Springer, 2014.
- SIEBERT, R. « *Le donne, La mafia* ». Milano: Il Saggiatore, 1994.
- SIEBERT, R. « *Secrets of Life and Death: Women and the Mafia* ». London: Verso, 1996.
- SIEBERT, R. « *Mafia Women: The Affirmation of a Female Pseudo-Subject. The case of 'Ndrangheta* ». In: FIANDACA, G. « *Women and the Mafia: Female Roles in Organized Crime Structures* ». New York: Springer, 2007.
- SERAO, M. « *Il ventre di Napoli* ». Milano: Treves, 1884.
- STOP NDRANGHETA « Rapport », 2009. Disponible en: http://www.stopndrangheta.it/file/stopndrangheta_15.pdf.
- TOTA, A. L. « Storia di Lea Garofalo e di sua figlia Denise ». *Rivista di Studi e Ricerche sulla criminalità organizzata*, v. 3, n. 3, p. 19-31, 2017.
- TRIBUNALE DI PALERMO. « Prima Sezione Penale - Provvedimento di non luogo a procedere sulla richiesta di misure di prevenzione, Maggio 1993 », 1983.
- VANCE, C. S. « *Pleasure and danger: Exploring female sexuality* ». London: Pandora Press, 1992.
- VARESE, F. « *Mafias on the move: how organized crime conquers new territories* ». Princeton: Princeton University Press, 2011.
- VÉRON, A. « *Des femmes dans la mafia: marraines ou madones?* ». Paris: Nouveau Monde Éditions, 2015.
- ZINITI, A. « Inchiesta Cosa Nostra? E' femmina. Parla Teresa Principato, magistrato alla Direzione antimafia di Palermo e racconta le vedove bianche dei boss, esempi di fedeltà assoluta ai loro uomini ». *La Repubblica*, 1996.